

ROMANCE LEBEAU

J'IRAI COURIR
SOUS LA PLUIE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042532185

Dépôt légal : juillet 2026

*Pour Nino,
5 mois et demi dans mon ventre,
à jamais dans mon cœur.*

Non, cela n'arrive pas qu'aux autres. Je le savais déjà. Je ne fais pas partie de ces gens qui pensent être épargnés par les tragédies qu'on entend à la télé.

Moi, depuis toute petite, je sais que la vie est dure. Je sais que les personnes qu'on aime meurent. Je sais que le bonheur n'est jamais acquis et qu'il faut en profiter, car il ne dure jamais longtemps. Il faut savourer le moindre instant de répit, profiter de ces petites « pauses » que nous offre la vie et avoir conscience de sa chance.

La mienne a pris fin le 16 septembre 2022, à 4 mois et 23 jours de grossesse.

Sur la route qui nous emmenait chez ma gynécologue afin de réaliser l'échographie morphologique du deuxième trimestre, j'ai prononcé cette phrase à mon mari, comme une triste prophétie :

— Peut-être que nous vivons là nos derniers moments de bonheur.

J'avais raison. Les épreuves de la vie, la mienne et celle des personnes autour de moi, m'ont permis d'avoir cette lucidité, de savoir que le malheur peut s'abattre sur moi n'importe où, n'importe quand, sans prévenir.

Pourtant, rien n'indiquait que mon bébé présentait une malformation cardiaque complexe. Mon dernier rendez-vous de suivi remontait à une semaine à peine et jusque-là tout allait bien. Mon petit garçon bougeait beaucoup. Je sentais ses coups plusieurs fois par jour et je pensais que c'était bon signe. Je me sentais épanouie, comblée, privilégiée.

Dans la voiture, malgré mes inquiétudes naturelles de future maman, je fredonnais avec insouciance le refrain de *J'ai la mer* de Jérémy Frerot, qui passait à la radio.

*J'ai la mer au-dessus de mon âme
J'ai la mer au-dessus de mes pensées
J'ai la mer au-dessus de mes drames
N'importe où sur la terre
S'il y a la mer, on peut rester*

Nous étions en train de franchir le péage et observions une magnifique vue sur la Méditerranée. Heureuse, mais pas totalement sereine pour autant, je me dirigeais vers le cabinet médical qui allait changer le cours de ma vie.

Vendredi 16 septembre 2022

Une heure à t'observer. Tu bouges beaucoup, comme toujours, et la gynécologue a du mal à vérifier toutes les parties de ton anatomie. Après avoir examiné tes mains, ton cerveau, tes lèvres... elle termine par le cœur. Tu montres ton dos, elle n'arrive pas à te faire changer de position.

— J'ai l'habitude des bébés, mais celui-là, je n'arrive pas à le dompter !, plaisante-t-elle.

Je souris, j'ai sans doute conçu un petit coquin.

Elle insiste, encore et encore, mais lutte toujours autant pour accéder à ton cœur.

Au début, tes mouvements incessants m'amuse, puis je crains de devoir repartir bredouille, sans qu'elle ne soit parvenue à te contrôler en totalité. Ne pas savoir m'angoisse d'avance.

Éric, ton père, commence à se poser des questions lui aussi.

« Si elle met autant de temps, c'est qu'il y a peut-être un problème », m'avouera-t-il plus tard.

C'est tellement long qu'il arrête de filmer l'écran où l'on prend plaisir à te découvrir. L'humeur a changé depuis le début de la consultation. Nous sommes passés de la joie au doute, de l'excitation à l'inquiétude.

Après quarante-cinq minutes d'échographie, la médecin retourne à son bureau et nous annonce :

— On va devoir faire un deuxième contrôle.

Je pense d'abord qu'on a besoin de revenir, car elle n'a pas réussi à tout voir aujourd'hui. Malheureusement, je comprends vite que c'est plus grave que ça.

— J'ai l'impression qu'il y a une anomalie cardiaque, mais je ne suis sûre de rien, car le bébé est vraiment mal positionné.

Une bombe vient d'exploser sous mes pieds.

J'essaie de ne pas m'alarmer. Elle ne semble pas sûre. Elle ne nous regarde pas dans les yeux, se frotte les cheveux et parle en remettant de l'ordre sur son bureau. On dirait qu'elle est stressée.

Rapidement, des mots barbares et incompréhensibles sortent de sa bouche. Elle nous parle de « transposition des gros vaisseaux ». Je ne connais pas ce terme, mais je comprends que

c'est sérieux quand elle prononce les mots « aorte » et « artère pulmonaire », qui seraient « inversées ».

La gynécologue continue de parler, mais mon cerveau a du mal à suivre.

C'est flou. J'entends plus que je n'écoute.

Elle part dans des explications scientifiques, mais prend toujours beaucoup de pincettes, car elle n'est pas sûre d'elle.

— Sinon, tout le reste est parfait, essaie-t-elle de nous rassurer.

Je ne suis pas rassurée du tout. Je réagis en bredouillant quelques mots.

— Mais le cœur, c'est le plus important...

Je me montre négative, ça ne me ressemble pas, mais il est impossible de cacher mon inquiétude. Je poursuis.

— Avec le cerveau, il n'y a rien de plus important que le cœur, non ?

— C'est sûr, mais associé à d'autres malformations, il pourrait s'agir d'une saleté de syndrome. A priori, ce n'est pas le cas, et c'est déjà ça.

Tant mieux si ça la soulage. Moi je suis anéantie. Je ne vais pas me réjouir du fait que mon bébé présente « juste » un problème cardiaque. C'est déjà trop. Mille fois trop.

La gynécologue nous informe qu'il va falloir consulter un cardiopédiatre, un « spécialiste du cœur des bébés ». Elle nous parle d'un de ses confrères, « le meilleur », selon elle. J'ai à peine le temps d'assimiler cette information qu'elle tente déjà de le joindre par téléphone pour nous avoir un rendez-vous le plus rapidement possible. Cette précipitation m'inquiète davantage.

Évidemment, personne ne répond. Nous sommes vendredi après-midi et le secrétariat est sans doute déjà parti en week-end.

Ma médecin rôle, insiste, en vain. Il faut se rendre à l'évidence, nous allons devoir patienter. Elle décide de remettre cet appel à lundi, « à la première heure », et tentera de nous obtenir un créneau au plus tôt. Elle ne veut pas nous laisser dans l'incertitude trop longtemps. Elle sait que cette attente sera insupportable même si, nous, nous ne le savons pas encore.

Elle nous explique que suivra sûrement une autre échographie de contrôle, mais que, pour elle, mis à part cette suspicion au cœur, notre enfant va bien.

Je ne vois toujours pas en quoi c'est une bonne nouvelle.

Je l'écoute débiter sans réellement comprendre ce qui est en train de se tramer. Nous sommes sous le choc. Éric encore plus que moi.

En voyant nos mines déconfites, la spécialiste tente de nous rassurer. J'encaisse tout ce qu'elle dit sans trop réagir. Je ne sais pas quoi répondre, j'ai peur de poser des questions, car je redoute ses réponses. Je suis une grande angoissée et mon mari me répète souvent que je m'inquiète pour rien alors j'ai peur d'en faire trop, voire de paraître ridicule.

La situation me paraît tout de même anormale et inhabituelle. Je le sais, car c'est ma deuxième grossesse. Et même si ma gynéco essaie de ne pas nous alarmer, j'estime avoir besoin de savoir.

— Est-ce que c'est grave ?, finis-je par lancer timidement.

Ce n'est pas ridicule. En tout cas, mon interlocutrice semble trouver ma question légitime, voire pertinente, puisqu'elle n'est pas étonnée et sa réaction m'inquiète encore un peu plus.

Elle prend le temps de choisir ses mots avant de me répondre, puis m'explique qu'il existe des opérations à la naissance pour corriger cette cardiopathie. Cela demande une prise en charge spéciale, dans un hôpital de niveau 3, donc je devrais peut-être être suivie ailleurs qu'à la maternité prévue. Généralement, l'intervention se déroule bien et les enfants opérés mènent une vie complètement normale par la suite.

Cela me soulage dans un premier temps, car je ne savais pas qu'une intervention était possible. Je me voyais déjà élever un enfant malade. Pourtant, une autre question me taraude. Elle est difficile à poser, je n'ose pas l'imaginer, mais, encore une fois, j'ai besoin de savoir.

— Est-ce qu'à ce stade, on peut encore interrompre la grossesse ?

Ces mots me font froid dans le dos. Je m'en veux presque de les prononcer. Je ne veux pas qu'on m'enlève mon bébé, mais je ne veux pas non plus mettre au monde un enfant en mauvaise santé. Je ne veux pas qu'il souffre, je ne veux pas qu'il meure jeune, je ne veux pas de cette vie-là, ni pour lui ni pour moi. J'ai besoin de savoir si, à quasiment 5 mois de grossesse, il est encore possible que je sois confrontée à cette alternative. Est-ce que, concrètement, on risque de m'enlever mon petit garçon ?

J'apprends alors qu'en France, pour des raisons médicales, il est envisageable d'interrompre une grossesse jusqu'au terme.

— Si, par exemple, on détecte une trisomie 21 à neuf mois de grossesse, tant que l'accouchement n'est pas enclenché, on peut encore l'arrêter, m'explique la gynécologue avec gravité.

Je l'ignorais. Cette réponse me glace le sang. Le fait que ma médecin ne soit pas surprise par ma question encore plus. Je sais dorénavant que c'est une éventualité.

J'écoute attentivement tout ce qu'elle dit en ayant l'impression d'avoir le cerveau déconnecté de la réalité. Je me surprends d'ailleurs à lui demander si je peux prendre le train dans quelques semaines, car je dois me rendre à une rencontre presse à Paris, début octobre. On me propose d'interviewer François Damiens, ça ne se refuse pas, mais je ne veux pas que le trajet soit nocif pour le bébé, surtout s'il n'est déjà pas en grande forme... J'avais prévu de poser cette question avant de venir, mais elle n'est peut-être plus vraiment d'actualité. J'ai l'impression d'être dans le déni, peut-être pour me protéger. Comme si je ne pouvais pas envisager que ce soit grave.

— Bien sûr, pas de problème pour le train. À ce stade, il faut seulement éviter les longs trajets en voiture.

OK. Je vais pouvoir aller à Paris. Mais en ai-je seulement envie après tout ce que je viens d'apprendre ?

Ce n'est que quand la gynéco me prescrit un arrêt de travail d'un mois que je réalise un peu plus la complexité de la situation.

Pourquoi ne pourrais-je pas travailler ? Je suis en forme, je n'ai pas une grossesse difficile. Et puis, pourquoi pourrais-je prendre le train, mais pas travailler ? C'est insensé !

— Vous n'aurez pas la tête à ça, me répond la gynécologue.

Je m'inquiète de plus en plus. Je suis complètement perdue. Je ne sais plus quoi penser de tout ce qui vient de se passer.

Elle nous libère après une heure de consultation et nous demande de ne pas trop « cogiter ». Elle nous rappelle qu'elle peut se tromper, nous avoue que ça lui est déjà arrivé.

Nous ressortons du cabinet en état de choc. Éric ne dit pas un mot, je crois qu'il n'a même pas dit au revoir. Il est sonné et part directement à l'extérieur tandis que je me dirige vers la secrétaire médicale pour régler la consultation.

Il y a une personne devant moi, je dois patienter. C'est à ce moment-là que les larmes coulent sur mes joues pour la

première fois. Ces quelques minutes sont difficiles, je n'arrive pas à me retenir de pleurer. C'est incontrôlable. J'ai l'impression que mon esprit sait mieux que moi ce qui est en train de se passer. Comme si l'information ne m'était pas encore pleinement arrivée.

Quand vient enfin mon tour, je paie très rapidement. Compatissante, la secrétaire ne m'adresse pas la parole et me libère assez vite, sans m'interroger. J'apprécie cette attention.

Je rejoins Éric à l'extérieur. Il m'attend près d'un muret, au fond de la cour. Je m'approche de lui et m'effondre dans ses bras. Il a les larmes aux yeux et m'explique d'un geste de la main qu'il ne peut pas parler.

Nous en restons là et rentrons vite à la maison.

Dans la voiture, nous parlons peu. Il n'y a rien à dire. Je crois que nous sommes seulement tristes et préoccupés. Chacun réfléchit et essaie d'intégrer ce qui vient de se dérouler. Était-ce réel ? Nous comprenons que notre vie est sur le point de basculer.

Néanmoins, je veux garder espoir. Peut-être que la gynécologue a mal vu. Elle-même a reconnu que l'échographie n'était pas évidente. Je tente de me convaincre, je ne suis pas médecin, je ne sais pas quoi penser. Les larmes coulent de plus en plus. J'essaie de m'en empêcher, car je dois encore récupérer notre fils aîné, Carmine, à la sortie des classes.

Le rendez-vous a duré plus longtemps que prévu et nous avons peur d'être en retard à l'école. Nous arrivons à 16 h 30 pétantes. Je redoute de croiser des gens que je connais, je n'ai pas la force de discuter ni de faire semblant.

Mes lunettes de soleil vissées sur le nez, je vais chercher mon garçon. Heureusement, il sort rapidement. Je l'empoigne, lui glisse un baiser sur la joue et lui demande d'accélérer le pas. Une amie, Laura, m'interpelle pour me dire que mon ventre « pousse bien ». J'esquisse un sourire. Si elle savait...

— Ça va ?, me lance-t-elle.

Il ne fallait pas demander, je risque de pleurer. Que faire ? L'ignorer ? Me sauver ? Je décide d'assumer.

— Pas très bien, l'écho ne s'est pas bien passée. Je t'expliquerai plus tard.

Elle me fait une bise et me laisse tranquille.